



PSYCAUSE
Revue scientifique étudiante de
l'École de psychologie de l'Université Laval



**UNIVERSITÉ
LAVAL**

Faculté des sciences sociales
École de psychologie

revues.ulaval.ca/ojs/index.php/psycause

Entrée de blogue

LE LANGAGE ET LES MARQUES QU'IL LAISSE

AUTEUR ANONYME

Rares sont ceux qui oseraient nier que le langage exerce une influence sur la pensée. D'ailleurs, certains d'entre nous pratiqueraient leur discours interne jusqu'à 75 % du temps (Hurlburt, 2011). Chez l'enfant, ce dialogue interne serait primordial dans la régulation des comportements et dans le développement des fonctions cognitives complexes, alors que chez les adultes, le discours interne serait impliqué dans plusieurs processus cognitifs (Alderson et Fernyhough, 2015). Bien que plusieurs d'entre nous s'écoutent souvent parler dans leur tête, certaines personnes n'expérimenteraient pas du tout ce discours interne (Hurlburt, 2011). Entre l'absence totale du discours interne et l'utilisation de celui-ci la quasi-totalité du temps, il existerait plusieurs expériences différentes quant à son occurrence (Alderson et Fernyhough, 2015). Outre le discours interne, quatre autres modes formeraient l'expérience interne selon Hurlburt (2011) dont la visualisation interne et la représentation de sensations. On conçoit facilement que le langage sculpte la pensée, particulièrement lorsque l'on expérimente le discours interne. *Mais que serait la pensée sans le langage ?* Tout d'abord, j'argumenterai dans la présente entrée de blogue que sans le langage la pensée serait moins riche, voire pauvre. Ensuite, j'argumenterai également que l'humain serait potentiellement moins influençable, voire moins manipulable, sans l'influence du langage sur la pensée.

Tout d'abord, Tversky et Kahneman (1974) ont depuis longtemps souligné l'importance du *framing* linguistique dans la prise de décision et le raisonnement. Le *framing*, ou effet de cadre, est le phénomène faisant en sorte que la prise de décision change en fonction de la façon de présenter un problème. Ainsi, nous savons depuis longtemps que le langage influence la pensée. Plus récemment, des chercheurs ont montré que les métaphores pouvaient affecter la perception de différents objets et concepts comme le ferait un

effet de cadre. À titre d'exemple, la perception de l'électricité et le raisonnement à son propos sont influencés par les métaphores pour la désigner: un cours d'eau ou une foule grouillante (Gentner et Gentner, 1983). Des travaux similaires ont répété ces résultats quant à la perception des émotions et, entre autres, du temps (Gentner et Boroditsky, 2002). Un autre exemple est celui de la façon dont on conceptualise une relation amoureuse: lorsqu'on la voit comme une union

parfaite, les conflits heurtent davantage que lorsqu'on la conceptualise comme un voyage (Lee et Schwarz, 2014).

Ces travaux clarifient l'influence du langage sur la pensée. On peut s'imaginer que, sans les métaphores imagées, la conceptualisation des objets serait beaucoup plus littérale, voire visuelle. Or, lorsque l'on pense à un concept abstrait, prenons comme exemple purement aléatoire le mot « langage », il est difficile de se le représenter visuellement autre que dans sa forme écrite. Sans l'écriture, on peut supposer que notre visualisation des concepts serait limitée à une image mentale de ce que représentent les mots. Le langage permet d'utiliser des symboles afin de communiquer des idées abstraites, lesquelles n'ont pas vraiment d'image y étant associée. Ainsi, sans le langage, non seulement ne pourrait-on pas communiquer des idées abstraites, mais nous ne pourrions pas nous représenter mentalement leur forme écrite, rendant la pensée moins riche. Sans langage, l'expérience de la pensée ne pourrait pas prendre la forme d'un discours interne ni, dans le cas des idées abstraites, prendre la forme d'une représentation visuelle des mots. Nous devrions compter, entre autres, sur les représentations internes des sentiments et des sensations pour nous représenter les idées abstraites (Hurlburt, 2011). Ainsi, sans deux des quatre différents modes de l'expérience interne, la pensée serait moins riche, ou plutôt moins diversifiée. On se penchera maintenant sur la deuxième partie de mon argumentaire : l'utilisation du langage pour influencer les autres.

Pour mieux comprendre d'où vient mon argumentaire, je vous présenterai ici une recherche. Des chercheurs se sont penchés sur le rôle du langage dans la pensée, plus spécifiquement sur les métaphores dans le raisonnement. Leur article, intitulé « *Metaphors We Think With: The Role of Metaphor in Reasoning* », avait comme objectif d'explorer le rôle des métaphores dans le raisonnement, spécifiquement quant aux opinions sur les politiques sociales dans le domaine de la criminalité (Thibodeau et Boroditsky, 2011). Dans leur première expérimentation, ils ont présenté un paragraphe décrivant les statistiques d'un crime. Les deux conditions expérimentales variaient seulement quant à l'expression utilisée pour décrire le crime. Dans un cas, le crime était présenté comme un *virus se propageant dans la ville*, alors que dans la seconde condition, le crime était présenté comme *une bête qui traque des proies dans la ville*. Dans les entrevues qui ont suivi, les chercheurs ont découvert que les participants avaient davantage une propension à explorer les causes ayant mené aux crimes, cherchaient plus de solutions et adhéraient davantage aux politiques de réformes sociales dans la condition où le crime était comparé à un virus que dans la condition où le crime était présenté comme une bête.

Dans la seconde condition, les participants adhéraient plus fortement aux politiques sévères à l'endroit des criminels et avaient plus tendance à vouloir attraper et punir les criminels que dans la condition « virus ». Les chercheurs ont poussé ces résultats plus loin dans une seconde expérimentation. En effet, ils ont trouvé les mêmes résultats que dans la première seulement en utilisant les mots « virus » et « bête » seuls plutôt que dans une métaphore complète.

Les chercheurs ont voulu vérifier si les effets observés dans la première et la deuxième expérimentations étaient causés par un effet de *priming*, ou heuristique de disponibilité, un biais cognitif où l'exposition à un stimulus influence la réponse à un second (Tversky et Kahneman, 1973). Ils ont alors seulement induit un *priming* des mots « bête » et « virus » dans une troisième expérimentation avant de présenter la problématique du crime dans un paragraphe neutre, identique entre les deux conditions. Aucun effet de *priming* des mots avant la présentation de la situation ne fut alors observé.

Dans une quatrième expérimentation, les chercheurs ont voulu aller plus loin et, après avoir répété la première expérimentation, ont demandé aux participants d'aller quérir davantage d'informations sur la situation. Les chercheurs ont alors observé que les participants examinaient différemment la situation en fonction de la condition expérimentale. En effet, les informations recherchées étaient cohérentes avec les métaphores. Les participants ont cherché davantage d'informations sur la ville en cohérence avec leurs hypothèses sur la façon dont ils pourraient résoudre les crimes, alors que ces hypothèses avaient été induites par les métaphores utilisées.

Enfin, les chercheurs ont voulu savoir si l'interprétation de l'information des participants variait en fonction de la présentation d'une ou l'autre des métaphores. Ainsi, ils ont présenté de l'information ambiguë aux participants avant et après l'exposition aux métaphores et leur ont demandé d'interpréter l'information. Ils se sont alors rendu compte que l'interprétation de l'information ambiguë variait si l'on présentait les métaphores avant ou après l'information ambiguë. Plus précisément, lorsque la métaphore était présentée avant l'information ambiguë, l'interprétation de la situation était cohérente avec la métaphore, alors que ce n'était pas le cas lorsque la métaphore était présentée après l'information ambiguë. Ils ont donc conclu que les métaphores jouent un rôle dans le raisonnement, qu'elles peuvent modifier le degré avec lequel on adhère ou on rejette certaines politiques, qu'elles altèrent la façon dont on traite l'information, en plus de modifier notre façon d'aller quérir de l'information supplémentaire.

Sortons un peu du contexte empirique et retournons dans un contexte plus concret. L'analyse d'un exemple ayant mar-

qué les esprits pourrait mieux illustrer quel peut être l'impact du langage dans le monde moderne. Le 37^e président américain, Richard Nixon, en 1971, déclare que la drogue est l'ennemi public numéro un et y déclare la guerre, c'est de début de la «*War on Drugs*». L'utilisation de ce langage a encouragé l'approbation et l'acceptabilité sociale de politiques sévères à l'endroit des consommateurs de drogues, comme le financement de campagnes policières coûteuses économiquement et humainement et l'armement des forces de l'ordre, particulièrement aux États-Unis (Coyne et Hal, 2017). Les prisons se sont remplies, les coffres des États se sont vidés. Pourtant, à l'époque, l'adhésion à ces politiques était très répandue. Les républicains maintenaient ce discours réprobateur et moralisant sur les drogues. C'était une guerre à gagner, on devait éliminer les drogues et tout ce qui y était associé. On peut croire que la puissance des mots «*War on Drugs*» a fortement marqué l'imaginaire collectif. Personnellement, je suis persuadé que le discours dans lequel on présente les drogues comme l'ennemi public numéro un et un adversaire à vaincre a marqué l'opinion des électeurs à un point tel qu'encore aujourd'hui, certaines personnes sont réfractaires aux approches alternatives pour résoudre la problématique de la consommation, dont la réduction des méfaits. Dans un article de La Presse paru en 2021, on illustre bien comment la prohibition entraîne davantage de coûts que de bienfaits. Entre autres, on criminalise les consommateurs aux prises avec des problèmes de dépendance plutôt que de les soutenir et accompagner dans leur rétablissement. Cela entraîne un large coût social, spécialement quant aux cas de surdoses. Cependant, l'acceptabilité sociale rend les gouvernements frileux à l'idée d'aller de l'avant vers la décriminalisation de la possession.

Sur une note plus positive, en 2003, le premier site d'injection supervisé, *Insite*, a été ouvert à Vancouver. Cependant, le nouveau gouvernement fédéral conservateur de 2006 a voulu faire fermer le centre. Cela a mené l'affaire jusqu'en Cour suprême du Canada en 2011 (Radio-Canada, 2018). Pourtant, les données prouvant l'efficacité de l'approche de réduction des méfaits ne manquent pas, comme c'est le cas dans le modèle du Portugal (Alunni-Minichini 2021). Bien qu'en retard sur nos compatriotes de l'Ouest canadien, l'ouverture du premier site d'injection supervisé à Québec le 31 mars dernier (Iskander, 2021) semble montrer que nous arrivons finalement à nous défaire de la métaphore que Richard Nixon a utilisée en 1971 pour décrire les drogues: celle de l'ennemi public numéro un. Ainsi, il aura pris près de 50 ans pour nous défaire d'une puissante représentation métaphorique et de ses effets sur nos politiques. Le cas des politiques sur cet enjeu me fait me poser des questions sur la puissance des mots. Les recherches comme celle de Thibodeau et Boroditsky (2011) sur l'utilisation des métaphores et l'actualité nord-américaine me font croire qu'on

voit les drogues comme un ennemi simplement parce que nous l'avons entendu trop souvent. Cela a malheureusement mené à de nombreux et coûteux programmes politiques inefficaces pour contrer la consommation.

Plus récemment, on peut analyser de la même façon le discours de Donald Trump qui antagonisait les immigrants, notamment les Mexicains. Il décrivait les Mexicains traversant la frontière comme des violeurs, des vendeurs de drogues et des criminels :

When Mexico sends its people, they're not sending the best. They're not sending you; they're sending people that have lots of problems and they're bringing those problems. They're bringing drugs, they're bringing crime. They're rapists and some, I assume, are good people, but I speak to border guards and they're telling us what we're getting (Romero, 2018).

Bien que moins marquant dans l'histoire, ce genre de discours a tout de même réussi à influencer l'opinion publique états-unienne quant à l'immigration et à faire démanteler des politiques d'immigration (Romero, 2018). À la fin des rassemblements républicains, durant la première campagne électorale de Donald Trump, on entendait les partisans scander «*build the wall*». Ainsi, ces exemples me portent à croire que, sans le langage, nous serions moins influençables et la pensée serait moins riche et complexe. Nos représentations mentales seraient réduites à des images dénuées de concepts abstraits. Notre raisonnement ne pourrait alors pas être influencé par les métaphores poétiques, telles que la vision du couple comme un voyage. À la lumière des informations abordées plus tôt, j'argumente donc que le langage exerce une profonde influence sur la pensée et le raisonnement.

Références

- Alderson-Day, B., & Fernyhough, C. (2015). Inner speech: Development, cognitive functions, phenomenology, and neurobiology. *Psychological Bulletin*, 141(5), 931-965. <https://doi.org/10.1037/bul0000021>
- Coyne, C., & Hal, A.R. (2017, 27 avril). *Four Decades and Counting. The Continued Failure of the War on Drugs*. Cato Institute. <https://www.cato.org/sites/cato.org/files/pubs/pdf/pa-811-updated.pdf>
- Hurlburt, R.T. (2011, 26 octobre). Not Everyone Conducts Inner Speech, Inner speech is frequent but not for everyone. *Psychology Today*. <https://www.psychologytoday.com/gb/blog/pristine-inner-experience/201110/not-everyone-conducts-inner-speech>

- Iskander, E. (2021, 31 mars). Ouverture du premier site d'injection supervisée à Québec. *Le Journal de Québec*. <https://www.journaldequebec.com/2021/03/31/ouverture-du-premier-site-dinjection-supervisee-a-quebec>
- Gentner, D., & Gentner, D. R. (1983). Flowing waters or teeming crowds: Mental models of electricity. Dans D. Gentner & A. L. Stevens (Eds.), *Mental models* (pp. 99-129). Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Gentner, D., Imai, M., & Boroditsky, L. (2002). As time goes by: Evidence for two systems in processing space → time metaphors. *Language and Cognitive Processes*, 17(5), 537-565. <https://doi.org/10.1080/01690960143000317>
- Alunni-Menichini, K. (2021, 29 janvier). L'acceptabilité sociale, un frein à la décriminalisation des drogues. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/debats/opinions/2021-01-29/l-acceptabilite-sociale-un-frein-a-la-decriminalisation-des-drogues.php>
- Lee, S. W., & Schwarz, N. (2014). Framing love: When it hurts to think we were made for each other. *Journal of Experimental Social Psychology*, 54, 61-67. <https://doi.org/10.1016/j.jesp.2014.04.007>
- Radio-Canada. (2018, 18 septembre). Un premier centre d'injection supervisée inauguré à Vancouver. Radio-Canada.ca. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1124364/drogue-injection-supervision-vancouver-canada-archives>
- Romero, M. (2018). Trump's Immigration Attacks, in Brief. *Contexts*, 17(1), 34-41. <https://doi.org/10.1177/1536504218766549>
- Thibodeau, P. H., & Boroditsky, L. (2011). Metaphors We Think With: The Role of Metaphor in Reasoning. *PLoS ONE*, 6(2), e16782. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0016782>
- Tversky, A., & Kahneman, D. (1973). Availability: A heuristic for judging frequency and probability. *Cognitive Psychology*, 5(2), 207-232. [https://doi.org/10.1016/0010-0285\(73\)90033-9](https://doi.org/10.1016/0010-0285(73)90033-9)
- Tversky, A., & Kahneman, D. (1974). Judgment under Uncertainty: Heuristics and Biases. *Science*, 185(4157), 1124-1131. <https://doi.org/10.1126/science.185.4157.1124>